

*À quelques mètres au-dessus d'elle, la tempête fait rage. Elle avait préféré replonger pour trouver des eaux plus calmes et cette rencontre fortuite aurait dû la conforter dans son désir de fuir, mais elle interrompt sa course désordonnée pour se maintenir en suspension et accompagner un instant le corps dans sa chute vertigineusement molle.*

*Elle palme, elle ondule, hésite et s'enroule en spirale autour de cette créature fascinante qu'aucune énergie ne semble plus mouvoir.*

*C'est trop gros pour être chassé, trop inerte aussi, mais elle identifie la silhouette pour en avoir vu de semblables effectuer à terre des sarabandes bruyantes et compliquées qu'elle observait à distance, toujours. Il faut se garder de leurs enjambées dévastatrices et du vacarme effroyable de leurs hélices.*

*Elle a beau l'effleurer de ses nageoires, il demeure indéchiffrable. Elle ne comprend pas pourquoi il a renoncé à nager. Il serait si simple de contracter ses muscles et de se remettre en mouvement pour éviter les débris qui crèvent la peau des vagues et risquent à tout moment dans leur chute de les harponner ou de les assommer.*

*Pour pouvoir plonger, encore et encore, elle a ralenti le rythme de son cœur et il ne bat plus qu'à de longs intervalles, lui rappelant à chaque pulsation qu'elle est seule et qu'elle ignore jusqu'où les autres ont bien pu dériver, et où elle peut bien être.*

*De s'arrêter ainsi, au milieu du tumulte, ça la calme presque. Le corps poursuit sa lente descente que rien ne semble affecter.*

*« J'ai faim », lui dit-elle.*

*Il ne répond pas.*

*« J'ai peur », lui dit-elle.*

*Il pivote d'un quart de tour. Autour d'eux câbles arrachés, caisses en morceaux, tôles tordues sombrent en zébrant les profondeurs. Des millions de bulles d'air enveloppent leurs angles tranchants dans une effervescence innocente.*

*Il lui reste peu de temps. Elle va devoir remonter bientôt pour respirer mais elle ne sait où refaire surface. Elle a nagé si loin du banc. Et en vérité, elle meurt de faim car depuis des heures elle n'a rien pu capturer dans ce chaos liquide.*

*« J'ai faim », insiste-t-elle. Et elle appuie le bout du museau sur ce torse impassible.*

*Elle va bientôt manquer d'oxygène. Ça n'a pas l'air de l'émouvoir et sous sa légère poussée, il se contente d'esquisser un vague mouvement de recul. Son ciré ouvert s'évase en corolle derrière ses épaules et sa tête.*

*Des plis du vêtement émerge un très joli merlan qui s'y était réfugié. Une onde de joie parcourt ses moustaches. D'une brève ondulation, elle atteint le poisson et le saisit dans sa gueule.*

*Elle voudrait le remercier mais il continue de s'enfoncer, délivré de toute vitalité et toute peur. Les bandes réfléchissantes qui ornent sa veste luisent faiblement tandis que son poids l'entraîne vers le fond sans à-coups ni entraves. Elle suit du regard la disparition progressive de cette étrange bigarrure.*

« Allez, à lundi, madame Baudier.

— À lundi », fait-elle depuis le portail pendant que l'infirmière ouvre la portière de sa Clio.

L'averse vient de cesser et les gouttes filent leur petit chemin froid le long des losanges du grillage. Ça sent le jardin mouillé. Elle referme le portail en suivant du regard la voiture qui démarre et s'en va, de l'eau de pluie plein la paume.

Il ne fait pas bien chaud, dans les neuf et quelques, mais elle a mis son gros gilet pour profiter un instant du dehors et du frais. Ceux qui travaillent sont au travail, les gamins à l'école, en face pas un chat dans le café, une voiture traverse le bourg par-ci par-là, elle se laisse un peu aller dans le creux de l'après-midi, avant de se remettre à faire « son petit fourbi » comme elle dit au téléphone à sa fille.

C'est bientôt l'heure d'été.

Le passage à l'heure d'hiver lui fiche toujours un coup au moral. Elle et les vaches, plaisante-t-elle, ça ne leur réussit pas ce jour dont on leur tire en douce une heure de sous les pieds dès Toussaint. C'est un grignotement qui la fatigue. Il paraît que c'est la dernière année à cause de l'Europe, elle attend de voir.

Quant à l'arrivée du printemps, elle ne sait plus trop ce que ça lui fait.

Elle ne rentre pas tout de suite, pour faire provision de lumière grisée, se ravigoter l'âme au miroitement des flaques.

Par la vitrine en face, elle aperçoit Jacqueline qui passe un coup de balai, bonjour de la main, et retourne s'activer derrière son comptoir.

Une petite voiture bleu foncé ralentit devant le café, et s'arrête le long du trottoir dans un bourdonnement d'infrabasses. La portière avant éraflée et la démarcation tracée par l'essuie-glace dans la crasse incrustée malgré la pluie récente ne lui échappent pas.

Elle déchiffre l'inscription absconse du bandeau autocollant posé au ras du coffre sur la lunette arrière. *Herbalife. J'ai la forme maintenant. Demandez-moi comment.* Ma foi oui, je me demande bien comment, pense-t-elle.

Le moteur et le bourdonnement s'interrompent et un jeunot tout blond sort de la voiture, il porte des baskets d'oiseau des îles, et une veste ouverte sur son polo, bien trop légère pour le temps qu'il fait, marquée Adidas en long en large et en travers.

Ça rentre au café en plein milieu de l'après-midi, ça n'a pas l'air de courir après le boulot même si ça a la forme maintenant. Est-ce que ça a vraiment la forme, d'ailleurs? Les temps sont durs aussi pour les jeunots, et puis on les a trop habitués. À quoi au juste, une incertitude l'effleure, elle ne sait pas trop. À leurs téléphones et à leurs baskets peut-être, ou à manger sans horaires. Comme elle n'a pas eu cette chance, d'être grand-mère, elle ne sait pas trop. Ces cheveux blonds c'est bien joli quand même.

Elle fait demi-tour pour rentrer chez elle. Elle contemple les tiges de ses rosiers emperlées de pluie. Elle a eu la main un peu forte en les taillant. Comment vont-ils s'en sortir cette année?

Elle se réjouit à la pensée des pélargoniums qui vont reflleurir sur la fenêtre de sa cuisine. La corvée ça va être de les remonter de la cave. Elle essuie ses pieds sur la grille, et puis sur le paillason à l'abri de la marquise.

Tant qu'on peut respirer sur le pas de sa porte c'est qu'on reste libre, pas vrai, autonome c'est ça qui compte. Sentir autour de soi l'air tout embaumé d'eau. Autonome.